NEAL & MACKENZIE,
No. 201 Chesnut Street, between the Theatre & Arcade.
PHILADELPHIA.

MONSIEUR BOTTE,

COMEDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le theâtre représente l'entrée du parc ; on voit à droite un petit mur à hauteur d'appui ; un pavillon est à gauche avec un balcon. Sur les balustrades qui conduisent au pavillon sont deux vases de fleurs.

SCENE PREMIERE.—MADAME JEAN-LOUIS, GEORGES.

(*On entend un coup de fuet en dehors.*)

Georges, (*sonnant à la grille.*) Eh ! madame Jean-Louis !

Madame Jean-Louis, (*arrivant sur le theâtre.*) On y va !•••Ah ! c'est vous, monsieur Georges ? Par quel hasard venez-vous donc ici aujourd'hui ?

Georges. J'apporte un millier de fourrage que m'avait fait demander M. Botte, le proprietaire de ce château.

Mad. J. L. Ah ! oui, not' grondeur de bourgeois.

Georges. Il est donc toujours le même ?

Mad. J. L. Pis que jamais ; il fait trembler tout l'monde, jusqu'à son neveu. Enfin, croiriez-vous qu'il a consigné ce pauvre jeune homme dans le pavillon depuis huit jours•••Quel homme ! quel homme que ce M. Botte !

AIR : *Vaudeville de Turenne.*

Depuis l'commenc'ment de l'année
Jusq'à Noël on le voit grondant ;
Il gronde tout' la matinnée,
Le jour, le soir, même en dormant,
J'somm' b'en sûr' qu'il gronde en rêvant ;
Enfin, dans son humeur extrême
Qui le parle à tout gourmander,
S'il n'avait personne à gronder,
Je crois qu'il se grond'rait lui-même.

Georges. Ah ! bah ! bah ! Mais dites-moi, y a-t-il quelqu'un là ? c'est que je suis pressé ; vous savez que c'est aujourd'hui la fête au village d'Arancey ; serez-vous des nôtres ?

Mad. J. L. Si je peux, je n'y manquerai pas ; c'est si gentil de danser ! Quand j'etais fille, je dansais pour trouver un mari, et à present, je danse pour me consoler d'en avoir un.

Georges. C'est pas l'embarras, faut bien se distraire quand on n'est pas riche et qu'on a, comme vous, un mari un peu ivrogne, et quatre enfans sur les bras.

Mad. J. L. C'est vrai que c'est un peu lourd. Mais, à propos de mariage, est-ce que vous n'avez pas quelque amourette, vous, la fine fleur des garçons du pays ?

Georges, (*tristement.*) Moi ?•••Non, madame Jean-Louis.

Mad. J. L. Pourtant, vous êtes le fils d'un gros fermier, qui vous a dernièrement racheté de la requisition, et si vous voulez••• Chargez-moi de vous trouver une femme, ça ne sera pas long.

Georges, (*tristement.*) Je vous remercie, madame Jean Louis, je ne me marierai jamais.

Mad. J. L. (*a part.*) C'pauvre Georges !•••c'est drôle comme il soupire chaque fois qu'on lui parle de ça.

Georges. Mais voilà le neveu de votre bourgeois ; devant lui, j'aime autant causer d'autre chose.

SCENE II.—*Les mêmes*, CHARLES.

Charles, (*sortant du pavillon.*) Madame Jean-Louis, votre mari est-il de retour ?

Mad. J. L. Est-ce que vous l'avez encore envoyé quelque part, monsieur Charles ?

Georges. Je l'ai vu ce matin à la ferme d'Arancey.

Charles. Ah ! c'est vous, Georges ?

Mad. J. L. Diable d'homme ! je suis sûre qu'il se sera encore arrêté dans quelque cabaret. Si M. Botte savait ça, c'est pour le coup qu'il le renverrait ! il lui en a déjà assez passé.

Charles, (*à Georges.*) Y a-t-il du nouveau chez vous ? Comment se porte votre père, le respectable Edmond ?

Georges, (*froidement.*) Bien, monsieur, merci.

Charles. Et la moisson va-t-elle bien ? les reparations du châ-d'Arancey sont-elles terminées ?

Georges. Terminées ? oui, monsieur.

Charles. Et•••mademoiselle•••Ernestine ?

Georges. Notre demoiselle ?•••mademoiselle d'Arancey ? Le ciel serait bien injuste s'il ne lui accordait pas tout le bonheur qu'elle merite.

Mad. J. L. Quant à ça, c'est une bonne demoiselle et pas fiere, quoique ses parens autrefois aient eté des richards ; j'ai eté bien fâchée de la quitter dans le temps ; mais j'etais madame Jean-Louis, fallait bien suiv' mon homme et lui obeir, malgré ses petits defauts C'te chêre mam'zelle Ernestine !

AIR: *J'en guette un petit de mon âge.*

C'est ma mèr' qui fut sa nourrice,
Et j'espèr' nourrir ses enfans :
On doit avoir, s'lon la justice,
L'etat et le goût d'ses parens.
C'est comm' ça dans plus d'un' famille ;
Temoin la mienne et cell' de Jean-Louis :.
Ils sont ivrogn's de père en fils,
Nous somm' nourric's de mère en fille.

Georges, (*regardant à sa montre.*) Ah ! ça, mais l'heure s'avance, il faut que j'aille deposer dans la grange•••(*Il va pour sortir.*)

Charles, (*l' arrêtant.*) Encore un mot, Georges, savez-vous si mademoiselle d'Arancey m'en veut de ce que, depuis huit jours, je n'ai pas été à la ferme ?

Georges, (*faisant encore un mouvement pour s'en aller.*) Vous n'avez pas besoin que je vous le dise, monsieur, puisque vous y avez envoyé quelqu'un.

Charles. Je vous en prie, Georges, dites-lui bien qu'il n'y a pas de ma faute; que mon oncle seul en est cause•••

Mad. J. L. Ah! dame! c'est qu'il n'y a pas à lui resister à M. Botte; quand il dit non, c'est non.

Charles. N'importe: bien qu'il m'ait defendu de me representer devant lui, je lui parlerai.

AIR: *Un homme pour faire un tableau.*

De le flechir je suis bien sûr,
Mon oncle saura me comprendre;
Il est sensible•••

Mad J. L. Oui, comme un mur.

Charles. J'espère bien m'en faire entendre.
Je paraîtrai si repentant,
Que je l'attendrirai, je pense.

(*On entend Botte en dehors crier d'un ton colère: Allez à tous les diables!*

Mad. J. L. Tenez, le voila justement;
Profitez de la circonstance.

M. Botte, (*toujours dans la coulisse.*) Non, non, monsieur Horeau, mille fois non, cela ne sera pas!

Charles. Ah! mon Dieu! il est en colère; je reprends mes arrêts!

Mad. J. L. Et moi, je me sauve! à tantôt, monsieur Georges! (*elle rentre chez elle.*)

Geor. (*tranquillement, les regardant partir.*) Ce monsieur Botte est donc un homme bien mechant. Je m'en va compter mon fourrage. (*Il sort.*)

SCENE III.—BOTTE, HOREAU.

Botte, (*entrant.*) Je ne le veux pas!

Horeau. Et la raison?

Botte. Je n'en veut pas donner.

Horeau. C'est un peu fort.

Botte. Je suis comme ça, moi.

Horeau. Mais pensez donc!•••

Botte. J'ai pensé à tout!

Horeau. Un jeune homme charmant!

Botte. Bel avantage?

Horeau. Plein d'esprit!

Botte. Il en abuse.

Horeau. D'un cœur excellent!

Botte. Qu'il me le prouve!

Horeau. Vous êtes trop rigoriste.

Botte. Et vous trop indulgent.

Horeau. Ah ça, mon cher Botte, raisonnons de sang-froid.

Botte. Monsieur Horeau, vous allez m'exceder.

Horeau. J'espere au moins que vous n'avez pas à vous plaindre de moi?•••que je suis votre meilleur ami?•••

Botte. On peut en trouver de plus parfaits!...

Horeau. Enfin je suis ce que vous avez recontré de mieux, et vous m'aimez?

Botte. Beaucoup!

Horeau. Ecoutez-moi donc...votre neveu a mangé mille ecus!..

Botte. Il s'est endetté de mille ecus!...

Horeau. Ah! j'entends...vous n'êtes pas obligé de payer, et...

Botte. Comment, monsieur Horeau, je ne suis pas obligé de payer! je deshonorerais mon neveu, je l'exposerais aux reproches des honnêtes gens!..Je paierai, monsieur, je paierai; mais je ne le verrai plus!...

Horeau. Vous ne le verrez plus?...Le fils de cette sœur cherie, ce neveu pour lequel vous avez renoncé aux douceurs de mariage...

Botte. Ce n'est pas vrai! Je n'ai renoncé au mariage que parce que je n'ai pas trouvé de femme dont j'osasse être le mari!...Allons, brisons là et ne me rompez pas la tête...Je paierai, vous dis-je, mais je ne le verrai plus!

Horeau. C'est-à-dire qu'un jeune homme vif,aimable, qui eût formé sous vos yeux sa raison et son cœur, va se trouver livré, sans guide, à toutes les inconsequences de son âge..savez-vous ce qu'on dira.

Botte. Qu'est-ce qu'on dira?

Horeau. Que vous avez cherché l'occasion de vous defaire d'un parent qui vous etait à charge!...

Botte. A charge!...a moi? mon neveu! mon Charles! on pourrait le penser? Ah! quand il n'aurait de droits à ma tendresse que le souvenir de ma sœur, de ma bonne Elisabeth que j'ai tant pleurée!...

AIR: *A soixante ans l'on ne doit pas remettre.*

Je crois entendre encor ma sœur cherie,
Les yeux en pleurs, me dire en expirant:
"Je n'ai qu'un fils, à toi je le confie:
"Que ton amour veille sur cet enfant!"
Je l'ai juré, je tiendrai mon serment!...
Son avenir sera brillant, j'espère,
C'est mon desir, mon vœu le plus ardent;
Que je le voie heureux, riche et content,
Pour en porter la nouvelle à sa mere,
Moi, d'ici-bas je partirai gaiment!...

Horeau. Botte....c'est très bien de votre part ...(*appelant.*) Charles! Charles!

Botte. Que pretendez-vous faire?

Horeau. (*allant ouvrir la porte du pavillon.*) Vous epargner l'embarras de revenir vous même, et le desagrément d'une explication..(*appelant.*) Charles!...

SCENE IV.—LES MEMES, CHARLES.

Horeau. Voyez-vous son air triste et repentant?...

Botte. Eh! oui, je le vois bien, mais parlez plus bas!...

Horeau. Approchez, Charles, vous avez des torts envers votre oncle, et vous meritez des reproches dont il veut bien vous faire grace ...Il vous pardonne!

Botte. Je n'ai pas dit cela!...

Charles. Ah! mon oncle, mon cher oncle!...

Botte. Mon cher oncle!...apprenez, monsieur, que votre cher oncle est fait pour vous donner l'argent dont vous avez un legitime besoin; qu'il ne vous appartient pas de douter de mon cœur!

Charles. Mais, mon oncle, je n'osais me flatter!...

Botte. Ah! vous n'osiez vous flatter; et sur qui compterez-vous, monsieur, si ce n'est sur moi? qui paie tous les trois mois les memoires de vos tailleurs, dont le total est effrayant, qui s'informe à votre domestique si vous avez encore de l'argent et vous glisse un rouleau dans la poche pour reparer un desastre à la bouillotte? Qui remplace dans mes ecuries les chevaux que vous me crevez à la chasse? Qui s'empresse de fêter vos amis? Qui brûle en secret vos romans et leur substitute de bons livres? Qui, enfin, vous apprend à penser, et cherche à vous prouver sans pedantisme qu'une bonne conduite est le plus sûr garant du bonheur ici-bas...Ah! vous n'osiez vous flatter...jolie manière de me repondre.

Horeau. Mais, mon ami, vous intimidez ce jeune homme!...

Botte. Je l'intimide! Je l'intimide! Il ne lui manque plus que de me craindre pour être tout-à-fait joli garçon...Je ne veux pas qu'on me craigne, monsieur, je veux qu'on m'aime...Venez ici...plus près, plus près encore, et repondez-moi. Je vous ai donné deux cents louis cette année, et six mille livres, que je vais payer pour vous, font bien un total de dix mille huit cents livres..Qu'avez-vous fait de cet argent?

Charles. Vous savez, mon cher oncle, que la chasse a eté jusqu'à present ma seule passion...

Botte. Eh bien! monsieur, vous n'avez pas depensé dix mille huit cents livres à la chasse, puisque j'en fais tous les frais?...Que diable me contez-vous là?

Horeau. Mais, mon cher Botte, laissez-le donc parler!...

Botte. Je crois que vous avez raison...asseyons-nous tous trois, et au fait!...(*Charles donne une chaise à Botte, et ils s'asseyent.*)

Charles. Vous vous rappelez, mon cher oncle, ce jour où le renard nous conduisit à trois lieues de votre terre?...

Botte. Oui monsieur!

Charles. La nuit nous surprit près du château d'Arancey...vous le connaissez, mon oncle?

Botte. Beaucoup!...j'ai même connu le proprietaire...homme orgueilleux, riche dissipateur chargé de dettes, et qui croyait me faire un grand honneur autrefois lorsqu'il m'invitait a diner, quand il n'avait personne.

Horeau. Mais, mon ami, vous l'interrompez toujours!...

Botte. C'est juste...après? Eh bien! monsieur d'Arancey?...

AIR: *du Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Charles. Depuis dix ans qu'il a quitté la France
Son fermier s'est fait acquereur
De tous ses biens, mais avec conscience
Il les rendra...

Botte. C'est un homme d'honneur.

Horeau. A tout blâmer que nos frondeurs s'attachent;
De telles gens, je le soutien,
Sont tres communs, seulement ils se cachent•••

Botte. En ce cas, ils se cachent bien.
Après, monsieur, après?

Charles. Le digne Edmond, son fermier, ancien militaire, paya la plus grande partie du prix en papier-monnaie, et au moment où je le vis, on l'inquiétait pour le reste de la somme qui devenait exigible en espèces•••Le lendemain je lui portai tout ce que j'avais d'argent comptant!•••

Botte. Comment!•••Tu as fait cela?•••

Charles. Oui, mon oncle.

Botte. (*se levant.*) Viens m'embrasser!••Viens donc (*ils s'embrassent.*) Et tout est-il payé?

Charles. Non, mon oncle, ce genereux fermier doit encore quatre mille francs•••

Botte. Quatre mille francs?•••Je vais te les chercher.

Charles. Quoi! mon oncle?•••

Botte. Oui: ma qualité d'oncle n'autorise pas une injustice•••je crierai quand j'en aurai le droit; je me repentirai quand j'aurai tort •••Vous aviez raison, Horeau, mon Charles a fait là un beau trait!

AIR: *de la Vieille.*

Tu t'es conduit en honnête homme;
Je dois acheter mon pardon;
Aussi je vais chercher la somme•••
Tu la remettras en ton nom.
Oui, je vais te chercher la somme;
Tu la remettras en ton nom.
De son pouvoir quand parfois on abuse,
Doit-on rougir de demander excuse?
Je fus coupable, aussi je m'en accuse.
Non, pas de tort qui ne soit oublié
Par l'indulgence et l'amitié.
Horeau et Charles. } *bis ensemble.*
Non, pas de tort qui ne soit oublié
Par l'indulgence et l'amitié.

(*M. Botte sort.*)

SCENE V. HOREAU, CHARLES.

Horeau. Monsieur Charles, ce que vous avez fait là est très beau! •••c'est extrêmement beau!•••Mais, dites-moi, n'y a-t-il pas au château ou à la ferme d'Arancey•••quelque jeune personne?•••un minois piquant?•••

Charles, (*apres avoir regardé si personne n'écoute.*) Mieux que cela, Monsieur Horeau, un ange de beauté, de vertus!•••

Horeau. Ah!•••oui•••fort bien!•••Maintenant je comprends la bonne action•••Et quel est cet ange de beauté?

Charles. Ah! monsieur Horeau, je tremble de vous le dire!••• C'est mademoiselle d'Arancey!•••

Horeau. La fille de cet homme si fier que votre oncle deteste•••

Charles. C'est elle, monsieur Horeau! Dès la plus tendre enfance elle fut recueillie et elevée par le père Edmond•••

AIR: *J'ai vu le Parnasse des dames.*

Elle est bonne, aimable et jolie!

Horeau. J'entends, parfaite!•••c'est connu.
Et vous l'aimez?

Charles. Ah! pour la vie!

Horeau. C'est un peu long, mais ça s'est vu•••

Charles. Je crains bien de ne pas lui plaire.

Horeau. Elle resiste? c'est très beau!
Qu'a-t-elle en dot?

Charles. Une chaumière•••

Horeau. Moi, j'aimareis mieux un château.

Charles. J'ai ecrit à mademoiselle d'Arancey plusieurs lettres que je lui ai fait tenir en secret par Jean-Louis, le jardinier de mon oncle. Jusqu'à present je n'ai pas reçu de reponse, mais j'espère en avoir une aujourd'hui même. Si je suis aimé, M. Horeau, que dois-je faire?

Horeau. Jeune homme, je vais vous donner un conseil•••Il n'y a que deux moyens à employer•••Le premier, et le plus sage, c'est d'oublier mademoiselle d'Arancy!•••

Charles. L'oublier! je ne le puis!•••

Horeau. Ah!•••vous ne voulez pas l'oublier?•••Venons au second moyen, le mariage•••Vous attendez tout de votre oncle: il est intraitable et il n'est pas plus amoureux que moi••Il deteste les d'Arancy, et jetera les hauts cris au premier mot que vous lui direz de la demoiselle.

Charles. Helas! je le crains!

Horeau. Moi, je vous en reponds, et vous savez que quand il a prononcé, il ne revient jamais•••Voyez si vous trouvez un troisième moyen? Pour moi, je n'en connais point, et j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonjour•••

Charles, (*le retenant.*) De grace, monsieur Horeau, ecoutez-moi encore! Il faut bien que mon oncle finisse par connaître cet amour, et j'avais compté sur vous pour l'y preparer avec precaution•••

Horeau. Je le veux bien; ça m'est egal!•••

SCENE VI.—LES MEMES, JEAN-LOUIS, *ensuite* M. BOTTE.

(*Jean-Louis est entre deux vins.*)

(*Jean-Louis, arrive, une lettre à la main, et apercevant Horeau, il se tient dans le fond, dépose la lettre sous un des vases qui sont auprès du petit escalier : ensuite, il fait signe à Charles, en lui montrant le vase.*

Botte, (*en entrant dans le fond.*) Voila les quatre mille francs••• (*apercevant les gestes de Jean-Louis, et s'arrêtant.*) Que vois-je ? une lettre•••(*il se cache.*)

Jean-Louis continuant ses gestes et appelant. Psit! psit!

Horeau, à Charles. Dites donc•••on vous appelle•••c'est sans doute la reponse•••je ne veux pas tremper dans le complot.

Charles. Jean-Louis. (*Il remonte la scéne et va pour prendre la lettre sous le vase*)

Botte, paraissant, et passant entre eux deux. Halte-là, Monsieur.

Charles. Ciel, mon oncle !

J. L. Oh ! là, là, Monsieur Botte•••(*il va pour sortir, M. Botte l'arrête.*)

Botte, à Charles. Que faisiez-vous là, Monsieur ?•••

Charles. Mon oncle•••J'allais regarder cette plante.

Botte. Cette plante !•••je vous ferai observer, Monsieur, que le vase est vide, et que la plante est morte depuis l'année dernière.

Charles. Eh bien ! j'allais•••

Botte. Vous alliez•••Vous alliez regarder dessous. Voyons, levez ce vase.

Charles. Mais, mon oncle•••

Botte. Ah ! vous ne le voulez pas•••(*à Jean-Louis.*) En ce cas, toi, drôle, passe-moi la lettre que tu as déposée là.

Jean-Louis. Moi, Monsieur, je n'sais pas s'il y a une lettre•••

Botte. Ah ! tu ne sais pas•••eh bien ! moi, je le sais•••

Jean-Louis, tremblant. En ce cas, la voilà not' bourgeois.

Horeau, bas à Charles. Il a tout vu.

Botte, lisant l'adresse. "A Monsieur Charles•••" une écriture de femme. (*ramenant par l'oreille Jean-Louis, qui a fait un mouvement s'esquiver.*) Ah ! malgré mes ordres, tu te charges de pareils messages•••reste là, nous avons à compter ensemble•••Quant à cette lettre, comme elle ne m'est pas adressée, je n'ai pas le droit de la decacheter : tenez, Monsieur, la voici.

Charles bas à Horeau. Je la tiens•••quel bonheur !

Botte. Lisez-la tout haut.

Charles. Mais, mon oncle•••

Botte. Mais•••mais•••si je n'ai pas le droit de lire vos lettres, votre oncle a le droit d'en connaître le contenu•••lisez•••nous ecoutons.

Charles, ouvrant a lettre. Vous le voulez, mon oncle, j'obeis. (*il lit.*) " Monsieur Charles•••Vous voulez vous tuer•••

Botte, l'interrompant. Comment, Monsieur, vous tuer ?•••

Charles, continuant. " Vous voulez vous tuer, dites vous, si je ne reponds pas à votre amour.

Horeau. Oui, Botte, on dit cela•••et l'on vit heureux et bien portant, jusqu'à quatre-vingts, et même quatre-vingt-dix ans•••Moi-même, j'ai•••

Botte. C'est bon•••(*à Charles.*) après, Monsieur•••(*Jean-Louis fait un mouvement pour sortir : il le retient par le poignet.*)

Charles, continuant de lire. " J'ai long-temps hesité, avant de vous repondre•••Mais enfin je me decide•••j'aime mieux avouer que je vous aime, que d'avoir votre mort à me reprocher•••" Je suis aimé, ah ! mon oncle, est-on plus heureux que moi !•••

Botte. Taisez-vous, Monsieur•••Voyons, quelle est la signature ?

Horeau, qui a regardé la lettre en allongeant la tête. Il n'y en a pas, Botte.

Botte, prenant la lettre. En effet•••et d'où vient cette lettre ?

J. L. embarrassé. Mais Monsieur•••de•••de•••

Botte. De Paris, je gage ?

(*Charles fait signe à Jean-Louis de dire oui.*)

J. L. Oui, M'sieur, de Paris.

Botte. J'en etais sûr•••(*bas à Jean-Louis.*)Quelque grande dame, je parie; quelque princesse de chez Audinot, ou de chez Nicolet?

J. L. observant toujours les signes que lui fait Charles. Oui, M'sieur, oui, M'sieur.

Botte. Je veux bien oublier cette legèreté, Monsieur, en faveur de la bonne action dont vous m'avez parlé•••d'ailleurs, j'ai des moyens sûrs pour mettre fin à cette intrigue•••et je les emploierai•••(*à Jean-Louis.*) quant à toi, j'avais deja plusieurs fautes à te reprocher •••tu n'es qu'un paresseux•••un ivrogne•••je t'ai deja surpris me volant mes liqueurs des îles•••je t'avais pardonné tout cela•••mais favoriser l'inconduite de mon neveu•••m'exposer à retirer ma confiance à tous mes domestiques•••Chez moi, dans ma propre maison; sors à l'instant d'ici, et n'y reparais jamais.

Horeau. Mais, Botte•••

Botte. Taisez-vous•••et qu'il parte à l'instant même, lui et toute sa famille.

Air: *La voix de la patrie* (Wallace.)

Point de pardon, point de grace,
Je serai sevère aujourd'hui.
Avec tous les tiens je te chasse;
A l'instant même sors d'ici.

Charles. Mon oncle, je fus seul coupable.
Botte. Ah! j'ai deja fait trop d'ingrats?
Horeau. Mais vous n'êtes pas raisonnable.
Botte. Cela ne vous regarde pas. (*bis.*)

ENSEMBLE.

Charles, Horeau.
Vraiment, sa colère est extrême!
Il faut qu'il sorte à l'instant même.
Quel embarras! (*bis.*)
Où va-t-il donc porter ses pas?

Botte.
Vraiment, ma colère est extrême!
Il faut qu'il sorte à l'instant même.
Tu t'en iras
Où tu voudras;
Mais dans ces lieux ne rentre pas.

Jean-Louis.
Vraiment, sa colère est extrême!
Il faut partir à l'instant même.
Quel embarras!
Où vais-je, hélas!
Porter mes pas?

(*Jean-Louis sort.*)

SCENE VII.—BOTTE, HOREAU, CHARLES.

Botte. Eh bien! monsieur, voyez ce dont vous êtes cause•••grace à vous, je suis forcé de chasser de chez moi mon jardinier et tout sa famille. Répondez, Monsieur, que deviendront tous ces gens là? Une femme, quatre enfans dans la misère•••

Horeau. C'est ce que j'allais vous dire•••Botte, vous avez eu tort.

Botte. Non, monsieur Horeau, je n'ai point eu tort de chasser coquin qui me trompait•••Et vous, Monsieur, que pensez-vous de tout cela ?

Charles. Je dis, mon oncle, que votre severité est excessive, et que je voudrais être à même de les dédommager.

Botte. Eh ! allons donc, voilà ce que je voulais vous faire dire••• C'est mon devoir de punir•••le vôtre est de reparer vos sottises••• Allez donc, Monsieur, courez donc et montrez-vous genereux.

(*Charles sort.*)

Horeau. Mais, mon cher Botte, ce jeune homme ne peut pas faire de grands sacrifices.

Botte. Eh bien ! en ce cas•••allez vous-même leur porter quelque chose de votre poche.

Horeau. J'y vais•••C'était d'abord mon intention. (*Il sort par la galerie.*)

Botte. Allez, et laissez-moi en repos. Eh bien ! eh bien ! ce n'est pas par là.

Horeau, revenant sur ses pas. Ah ! c'est juste•••j'y vais, j'y vais•••

(*Il sort par la grille du fond.*)

SCENE VIII.—BOTTE, *seul.*

Ouf ! Pauvres gens ! les renvoyer ainsi ! maudite tête ! Mais cet exemple etait necessaire aux autres•••N'avoir pour toute ressource que ce qu'ils vont leur donner•••mon neveu n'a pas des monts d'or, et M. Horeau est passablement ladre•••que faire ?•••Ah ! il me vient une idée !•••Cette femme, ces enfans vont passer sous la terrasse•••(*il monte sur le mur.*) Justement, je les aperçois. (*Il tire une bourse et l'emplit de louis qu'il prend dans sa poche.*) Elle pleure !••• dix louis de plus ! Surtout qu'elle ne me voie pas !•••(*il jette sa bourse en dehors.*) c'est cela•••justement devant elle !•••Elle la ramasse•••ah ! mon Dieu ! elle m'a vu !•••Vous verrez qu'elle est assez maladroite pour venir me remercier !•••sauvons-nous !•••(*En voulant redescendre il s'apercoit que la chaise dont il s'est servi pour monter est tombée, et se trouve forcé de s'asseoir sur le mur.*)

SCENE IX.—BOTTE, HOREAU, CHARLES, JEAN-LOUIS, MADAME JEAN-LOUIS, DOMESTIQUES, GENS DU CHATEAU.

Air *du premier chœur du Macon.*

Chœur. Remercions ce bon maître
Qui vient à $\frac{\text{leur}}{\text{not'}}$ secours ;
Sans se faire connaître,
Il oblige toujours.
Remercions•••

Botte, l'interrompant. Paix.

Horeau, à Botte. Que diable faites-vous là ?

Botte, toujours sur le petit mur. Je fais ce que je veux !•••je fais ce qui me plaît !•••je suis ici chez moi•••je puis me promener où bon me semble !

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

Mme. J. L. A tant d'bontés devions-nous attendre ?
De vos bienfaits j' nous souviendrons toujours !

Botte. Vous feriez mieux de m'aider à descendre.
Allons, ici, venez à mon secours :
Vite une chaise et plus de beaux discours.
(*Charles l'aide à descendre ; il saute lourdement.*)
(*à part.*) Holà ! le pied ! je souffre le martyre !
Je me suis fait vraiment un mal affreux•••
Huit jours entiers je resterai boiteux.

Mme. J. L. En ce moment, Monsieur, vous d'vez vous dire :
Ah ! qu'il est doux de faire des heureux !

Tous. En ce moment, Monsieur, etc.

Botte. Vous m'ennuyez, ce n'est pas moi ! Je ne donne rien à ceux que je chasse !•••

Mme. J. L. Mais c'te bourse toute pleine d'or que vous venez de nous jeter !

Botte. Cette bourse !•••cette bourse !•••c'est•••c'est mon neveu apparemment !

Charles, arrivant et se montrant à ses yeux. Mais, mon oncle, je vous proteste•••

Botte. Eh bien ! alors, c'est monsieur Horeau.

Horeau. Moi ! Botte, je suis incapable de donner autant d'argent.

Botte. Je vous dis que c'est vous, et laissez-moi tranquille. (*à Charles.*) Quant à vous, vous avez autre chose à faire que de venir me deranger !•••(*lui donnant un petit portefuille.*) Prenez ceci, et portez-le où vous savez•••

Charles. Vous le voulez, mon oncle ?•••j'obéis.

Botte. Oui, Monsieur, je le veux, je l'ordonne, même, et j'exige votre parole d'honneur que vous n'irez qu'a la ferme d'Arancey, et non pas à Paris.

Charles. Je vous le jure, mon oncle•••(*à part.*) Quel bonheur, je vais revoir mon Ernestine. (*Jean-Louis, à part, étouffe un éclat de rire.*)

Botte. Allons, pars, et s'il le faut, prends ma chaise de poste pour aller plus vite. (*Charles sort.*) Quant à cette bourse, elle ne m'appartient pas•••Quelqu'un la réclame-t-il ? non ! Allez ma bonne, emportez ce que la Providence vous envoie !•••

Horeau. (*s'emportant.*) Prenez, et sortez sur le-champ!

Botte. Eh bien, qu'est-ce qui vous prend donc? De quoi vous melez-vous? partir! Les punirais-je deux fois pour une seule faute?

Horeau. Vous allez les garder, je le parie!

Botte. Eh bien! oui, je les garderai! bien faché de vous deplaire!

Mad. Jean-Louis et Jean-Louis, (*pleurant comiquement.*) Aie! aie! aie! aie!

Botte. Eh bien! qu'avez-vous encore a me rompre les oreilles?•••

Mad. Jean-Louis. Rien, not' bourgeois; c'est que je pleurons de joie. (*Ils pleurent tous les deux.*)

Jean-Louis. Oui, je pleurons d'joie, aie! aie! aie! aie! moi, qui disais ce matin que vous etiez un mechant! aie! aie! aie!

Botte. Eh bien! vous n'avez pas eu tort!•••je ne suis pas bon, je

ne veux pas qu'on me croie bon, pour qu'on en abuse!•••allez vous-en!•••(*aux domestiques.*) Et vous tous, allez au diable!•••

Chœur. Remercions not' bon maître
Qui vient a leur [not'] secours;
Sans se faire connaître,
Il oblige toujours.

(*M. Botte les pousse; ils sortent, et reviennent a plusieurs reprises; Botte les met dehors avec colere.*)

SCENE X.—BOTTE, HOREAU.

(*Horeau va pour sortir avec tout le monde; Botte le retient.*)

Botte. Monsieur Horeau, vous venez de jouer là un bien sot personnage!

Horeau. (*en riant a mi-voix.*) Vous croyez, Botte? Et bien! vous avez tort, mon ami, car je n'ai parlé ainsi que pour vous faire faire le contraire de ce que je disais!•••

Botte. Bah! souvenez-vous bien, monsieur Horeau, que ce que je fais, c'est que je veux le faire, et j'ai l'amour-propre de croire que c'est toujours bien fait!

Horeau. (*riant toujours.*) Oui, temoin votre neveu que vous venez d'envoyer à la ferme d'Arancey!•••

Botte. Eh bien! qu'avez-vous à dire à cela?

Horeau. Rien, sinon que la bienfaisance n'est pas le seul motif qui l'attire à cette ferme•••

Botte. N'allez-vous pas dire du mal de mon Charles à present?

Horeau. Du mal? non! Un jeune homme peut etre honnete, doux, aimable, et devenir amoureux d'une jeune et jolie personne•••et non pas, comme vous le pensez, d'une princesse de chez M. Andinot ou Nicolet•••Ah! ah! ah!

Botte. Comment, vous croyez que c'est à la ferme qu'l est amoureux?

Horeau. (*serieusement.*) Je ne le crois pas•••j'en suis sûr.

Botte Et vous ne m'en avez rien dit?

Horeau. Botte•••vous n'aimez pas les conseils•••mais tenez, voici precisement le fils du fermier•••interrogez-le!

Botte. Oui, je vais l'interroger!•••(*appelant.*) Georges! Georges! Et si ce que vous me dites est vrai•••Georges! Georges!•••

SCENE XI.—Les memes, GEORGES.

Georges. Vous voulez me parler, monsieur Botte?

Botte. Oui, mon garçon!•••Dis-moi, mon neveu va donc à la ferme?

Georges. Monsieur Charles? oui, monsieur, mon pere lui a des obligations.

Botte. Ah! vous voyez donc bien, monsieur Horeau!•••Et il y a une jeune fille à cette ferme?

Georges. Une demoiselle, monsieur?

Botte. Une demoiselle, soit! Et mon neveu en est amoureux!

Georges. Je l'ignore.

Botte. Il l'aime, te dis-je: bien plus, il en est aimé!

Georges, (*d'un ton concentré.*) Aimé?•••Qui vous a dit?•••Vous savez?

Botte. Eh parbleu ! je sais que si mon neveu a voulu se donner la peine de lui plaire, il y a reussi, ou alors elle est bien difficile !

Georges. Peut-etre en aurait-elle le droit, monsieur ?

Botte. Oui ? et quelle est donc cette grande demoiselle

Georges. La fille de M. d'Arancey.

Botte. La fille de M. d'Arancey !•••de cet homme si fier et si orgeilleux avec moi !•••Je ne la connais pas ; mais j'ai connu son pere•••grand mangeur de biens !

Georges. M. d'Arancey est un homme d'honneur !•••

Botte. J'aime à le croire, mais je n'en sais rien•••Il avait beaucoup de dettes !•••

Georges. Elles ont eté payées.

Bott. Pas toutes !•••(*a part.*) Et j'en sais quelque chose !••• (*haut.*) Mais tu as bien de l'attachement pour un tel maitre ?

AIR : *Le luth galant.*

Il etait dur.
Georges. Il avait des vertus.
Botte. Tres endetté.
Georges. Ses biens furent vendus.
Botte. Jadis il abusa de sa grande fortune.
Il etait orgueilleux, selon la loi commune ;
Meme il vous maltraitait.
Georges. Il est dans l'infortune,
Je ne m'en souviens plus. (*bis.*)
Meme air.
Botte. Il vous quitta.
Georges. C'etaient de tristes jours.
Botte. Abandonnant son enfant sans secours.
Georges. Il n'abandonna pas cette fille chérie.
A votre humanité, nous dit-il, j'la confie.
C'dernier mot du proscrit qui pleurait sa patrie,
J'm'en souviendrai toujours. (*bis.*)

Botte. Tu es un honnête homme !•••tu aimes ton maître, c'est juste ! Mais la fille est sans doute comme le père, et ce mariage ne se fera pas ! Il ne se fera pas, corbleu ! holà ! quelqu'un ! qu'on fasse venir mon neveu sur-le-champ !

SCENE XII.—*Les mêmes,* MADAME JEAN-LOUIS.

Horeau. Mais vous savez bien, Botte, que vous l'avez envoyé vous-même à la ferme•••

Botte. Il ne peut encore être parti ! Eh ! vite, qu'on le retienne ! •••Madame Jean-Louis, allez lui dire•••

(*Ici on entend des coups de fouet et le roulement d'une chaise qui part.*)

Horeau. Il n'est plus temps !•••Le jeune homme est en route !••

Botte. Eh bien ! je cours à l'instant sur ses pas•••vite, des chevaux à la chaise !

Mad. Jean Louis. Mais, not' maître, il est parti dedans !•••

Botte. Dedans ? n'importe ! hola ! Laurent ! Jean-Louis ! Baptiste ! •••qu'on attelle la berline, qu'on prenne mes meilleurs chevaux dussent-ils tous crever et dussions-nous verser en route, moi et M.

Horeau, il faudra que je le rattrappe !•••(*aux domestiques.*) Dépêchez-vous, ou je vous chasse tous !•••

SCENE XIII.—*Les Mêmes*, LES DOMESTIQUES.

AIR : *Frag. du final du 2e acte d'Emma, arrangé par M. Hus-Desforges.*

Chœur de domestiques et de quelques villageois.

Obéissons a notre maître,
Préparons tout pour son départ.

Botte. Bientôt mon neveu va connaître
Ce que l'on gagne à courir le renard.
Si ma conduite fut bien sotte,
Je leur apprendrai sans retard
A se jouer de monsieur Botte !•••

ENSEMBLE GENERAL.

Les Domes. Ah ! quel terrible regard !
Botte. Obéissez sans retard !
Les Domes. Redoutons tous monsieur Botte !
Botte. Oui, redoutez monsieur Botte !

Sans murmurer, obéissons ! / obéissez !
Et sur-le-champ partons, partons. / partez, partez.

(*Georges s'est éloigné ; on entend le bruit de son fouet et on le voit traverser le fond du théatre en conduisant sa charette ; les domestiques s'empressent d'obéir aux ordres de M. Botte ; M. Horeau regarde tranquillement tout le monde s'agiter.*)

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un intérieur de la ferme d'Arancey donnant sur la campagne; un petit escalier, avec une rampe en bois, est au fond.

SCENE PREMIERE.—EDMOND, CHARLES, ERNESTINE, *paysans, paysannes.*

(*Au lever du rideau, le père Edmond, décoré de la médaille des invalides, est entouré des notables du village ; Ernestine est auprès de lui et s'appuie sur le dos de sa chaise ; Charles est de l'autre côté ; des villageois, que l'on apercoit dans le fond, forment divers groupes de danse.*)

AIR : *Venez, jeunes fillettes.*

Chœur. Fragment du final du premier acte de Léocadie, arrangé par M. Hus-Desforges.

Allons, jeunes fillettes,
Allons, jeunes garçons,
Au son de nos musettes,
Dansons, chantons, dansons.

Ernestine, à Edmond. Chaque été nous ramene
Ce beau jour, puissions-nous
Jusques à la centaine
Le fêter avec vous !

Choeur. Allons, etc.

Edmond, à Ernestine. Notre demoiselle, nous espérons bien que c'est vous qui, ce soir, présiderez à la fête, et que vous ouvrirez la danse selon l'usage.

Ernes. Oui, avec Georges, votre fils, mais il faut attendre son retour.

Charles, (a demi-voix.) Et moi, ma chere Ernestine ?

Ernes. (a demi voix.) Vous, monsieur, pour vous punir d'avoir eté huit jours sans venir à la ferme, vous ne danserez que la seconde.

(On entend dans la coulisse : Eh ! c'est madame Jean-Louis.)

Mde. Jean-Louis, (entrant avec son mari.) Eh ! bonjour, bonjour tout le monde !•••Comment va la santé, pere Edmond ? Et vous, mam'zelle; me v'la, moi, moi et mon homme.

Edmond. Pourquoi donc, madame Jean-Louis; n'etes-vous pas venu plus matin ?

Mde. Jean-Louis. Ah! dame, j'avons ben manqué de ne pas venir du tout. Not' homme a encore fait des siennes, et sans not' maitre •••*(a Jean-Louis, qui lui fait des signes.)* C'est bon, c'est bon, sois tranquille; je n'dirai rien.

Ernes. Et Georges, pourquoi n'est-il pas avec vous ?

Mde. Jean-Louis. Il a fait une rencontre en route qui l'a retardé un peu. Il sera ici dans quelques instans, et j'esperons meme ben faire avec lui quelques entrechats.

Jean-Louis. Ah ! qu'oui, not' femme fera encore queuques entrechats.

Edmond. La commere Jean-Louis toujours sans souci.

Mde. Jean-Louis. C'est vrai, toujours prete à mettre tout le monde en train, excepté not' homme qui s'y met bien lui-meme. Avec ça qu'jai pleuré c'matin, il faut qu'je m'rattrape.

Jean-Louis, (aux paysans.) Ou sont donc les menetriers ?

Tous. Ils ne sont pas arrivés.

Jean-Louis, (a sa femme.) Eh ben ! en les attendant, dis donc, femme, si tu nous chantais la romance que t'a apprise not' cousin l'soldat.

Tous. Ah ! oui•••oui•••

Mde. Jean-Louis. C'est ça, avec accompagnement de rigaudon••• Ecoutez tous et attention; c'est la romance du beau milicien que j'ai sue de mon cousin l'carabinier.

Jean-Louis. C'est pas pour m'vanter, il est fierement bel homme.

(Tout le monde l'entoure.)

AIR : *nouveau d'A. Adam.*

Premier couplet.

M. Jean-Louis. Beau milicien, toi qu'as la taille,
V'la l'temps d'la requisition;
On n'attend qu'toi pour la bataille :
Embarque-toi pour le Piemont.
Puisqu' t'a evu le billet noir,
Il t'en faut marcher à la gloire.
Et en avant, beau milicien !
Train, train, train, train,
Va gaiment ton train !

Et en avant, beau milicien!
Dedans la troupe on fait son chemin.

(*Tout le monde reprend ce refrain en chœur en dansant sur la ritournelle.*)

Deuxieme couplet.

Le milicien y a dit: Madame,
J'vas aller par monts et par vaux,
Dans le cœur portant mon amante
Et mon sac de dessus mon dos.
Ce n'est qu'au milieu des hasards
Qu'on gagne les grain's d'epinards.
Et en avant, etc.

Troisieme couplet.

Il servit dedans l'infanterie,
Prenant chaque ville d'assaut,
Resta fidele à son amie,
Et son chef y a dit: " C'est beau !"
Il esperait etre general,
Il a revenu caporal.
Et en avant, etc.

(*Sur la fin du chœur on voit entrer plusieurs menétriers de village.*)

Les Paysans. V'la les menetriers.

Edmond. Allons, mes amis, rendez-vous sur la grande pelouse des peupliers et amusez-vous bien.

(*Reprise du chœur; Edmond, Charles et les paysans sortent pour se rendre au lieu de la fete.*)

SCENE II.—ERNESTINE, *seule.*

Ernes. (*seule.*) Huit jours sans le voir!••que le temps m'a semblé long. Mais enfin il est ici•••je le sais pres de moi: et ce qui m'a consolé de son absence, c'est que je suis sure maintenant qu'il a souffert autant que moi.

AIR *nouveau d'A. Adam.*

Ah! pendant huit jours d'attente,
Combien l'amour fait souffrir!
C'est un plaisir qui tourmente;
Mais ce tourment fait plaisir.
Les amans dans la souffrance
Trouvent un charme bien doux,
Quand quelqu'un a de l'absence
Autant de peine que nous.
Ah! pendant huit jours d'attente, etc.
On forme ensemble une chaine
De plaisir et de douleur;
On a partagé la peine,
On partage le bonheur.
Ah! pendant huit jours, etc.

Mais Georges tarde bien à venir. Ce retard m'inquiete. Depuis quelque temps il est triste, reveur; il a du chagrin. Ah! pourquoi n'est-il pas en mon pouvoir de lui rendre le bonheur! Il est si bon fils, si bon ami•••c'est presqu'un frere pour moi; mais le voici••• tant mieux. Quel est donc cet etranger qui l'accompagn •••

SCENE III.—ERNESTINE, GEORGES, D'EGLIGNY.

Georges. Mon officier, nous voila au village d'Arancey•••c'est ici la ferme.

D'Egligny. Merci, M. Georges, de votre obligeante compagnie.

Ernes. Enfin vous voila, Georges.

Georges. Comment, notre demoiselle, vous vous etiez aperçue de mon absence?

Ernes. Surement, et meme j'ai bien prié qu'on ne commençat pas la fête sans vous.

Georges. Tenez, not' demoiselle, vous etes trop bonne!

D'Eligny, (*bas à Georges.*) Quel est donc cette jeune villageoise?

Georges. C'est pas une villageoise?•••c'est mam'zelle d'Arancey.

D'Eligny (*à part.*) Elle!•••sous ce vetement si simple. (*haut.*) Pardon, je voudrais lui addresser quelques questions.

Georges. Parlez-lui, elle n'est pas fiere•••(*à Ernestine.*) mam'zelle Ernestine, v'la un monsieur qui a quelque chose à vous dire.

Ernes. A moi?

D'Eligny. Excusez-moi, mademoiselle, si je vous interromps dans un moment où vous paraissez occupée des apprets d'une fete•••Je n'ai que peu de mots à vous adresser: Le chateau, mademoiselle, appartient toujours à M. d' Arancey?

Ernes. Oui, monsieur, grace à la generosité du pere de M. Georges, (*prenant la main de Georges.*) Ah! jamais mon cœur n'oubliera ce qu'ils ont fait tous deux pour mon pere et pour moi.

Georges, (*emu.*) Rien, mam'zelle, rien!•••

D'Eligny. Mais, M. Georges, vous ne m'aviez pas dit•••

Ernes. Ah! je le reconnais bien là!

AIR: *En amour comme en amitié.*

J'ai retrouvé, grace à leurs soins touchans,
Les noms si doux et de sœur et de fille;
Je leur dus tout dès mes plus jeunes ans,
Et j'oubliai pres d'eux que j'etais sans famille.
(*Georges fait un mouvement d'impatience.*)
A tous les yeux s'ils se montrent discrets,
Puis-je imiter leur genereux silence!
Je dois parler de ma reconnaissance,
Puisqu'ils n'ont pas parlé de leurs bienfaits.

D'Eligny. Il est donc bien vrai, mademoiselle, que vous avez eté recueillie et elevée par les soins du respectable Edmond?

Ernes. Il m'a servi de pere.

D'Eligny. Et depuis dix ans, aucune lettre de M. Arancey ne vous est parvenue?

Ernes. Helas! non, monsieur, je n'ai appris qu'indirectement qu'il existait et qu'il etait toujours en Angleterre. Mais pourrais-je vous demander, monsieur, quel interet vous porte à m'interroger ainsi?

D'Eligny. Pardon, mademoiselle, il ne m'est pas permis de vous le dire. J' attends des lettres et j'ai quelques renseignemens à prendre dans le pays; je vous quitte, mais je ne partirai pas de ce village sans vous avoir revue. (*à Georges en lui serrant la main.*) Adieu, M. Georges. (*Il sort.*)

SCENE IV.—GEORGES, ERNESTINE.

Ernes. Quel peut etre cet etranger?

Georges. Un militaire, un officier, que j'ai recontré en route. Il m'a demandé le chemin de la ferme d'Arancey, et je l'ai amené.

Ernes. Si c'etait un des creanciers?

Georges. Oh! non, les officiers n'ont guère de creances à recouvrer. (*Il fait un mouvement pour se retirer.*)

Ernes. Où donc allez-vous, Georges?

Georges. Mon père est là, sans doute.

Ernes. Oui, il est la, avec•••

Georges. (*tristement.*) Avec M. Charles?

Ernes. Qui vous a dit qu'il etait arrivé?

Georges. Je l'ai bien vu tout de suite, mam'zelle; rien qu'à votre air. Vous êtes plus gaie que pendant ces huit derniers jours; j'suis ben sûr que ce jeune homme-là, vous aime!•••

Air: *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Ernes. Pourquoi, lorsqu'il s'agit de lui,
Toujours me parler de la sorte?
Georges. J'en conviens, j'suis p'têtr' trop hardi•••
Mais c'est l'attach'ment que j'vous porte.
Lorsque vous n'êt's plus là, je voi
Son trouble et sa tristesse extrême•••
Ernes. Eh bien! Georges?
Georges. Il me semble, à moi,
Qu'on doit êtr' comm' çà quand on aime.

Ernes. (*avec douceur.*) Eh bien! Georges, quand M. Charles m'aimerait?

Georges. Dam! je n'dois peut-être pas me permettre de vous dire ce que je pense a c't'egard-la.

Ernes. Parlez, Georges, je vous en prie. N'êtes vous pas mon ami?

Georges. (*avec feu.*) Votre ami? oh! oui, mam'zelle, (*reprenant son ton calme.*) J'voulais donc vous dire que ce jeune monsieur sera riche un jour, c'est vrai, mais il depend d'une oncle qui voudra sans doute une bonne dot pour son neveu; cet oncle est dûr, opiniâtre, enteté, et je prévois pour vous bien des chagrins.

Ernes. Quoi, son oncle?

Georges. Oh mam'zelle, il est colere et butor.

Ernes. Vous m'effrayez, Georges?

Georges. Mais j'aperçois M. Charles, ma place n'est plus ici. Tout ce que je viens de vous dire sera bientôt sorti de votre memoire. Adieu, mam'zelle.

SCENE V.—LES MEMES, CHARLES, PUIS MADAME JEAN LOUIS.

Charles. (*entrant.*) Ah! ma chère Ernestine! (*à Georges qui semble vouloir s'éloigner.*) Eh bien, Georges, vous partez? pourquoi donc eviter sans cesse ma présence?

Georges. Moi, non monsieur. J'vas m'préparer pour la fête, puisqu'il faut que je danse, que j'm'amuse aujourd'hui.

Ernes. (*le prenant à part.*) Allons, vous reprenez encore votre air de tristesse. George, vous avez un secret que vous me cachez.

Georges. Un secret? c'est possible, peut-être qu'un jour•••

(*Ici on entend la voix de madame Jean-Louis.*)

Mme. Jean-Louis. (*accourant.*) Gare à vous! gare à vous! voila M. Botte!

Charles. O ciel! mon oncle!

Mme. Jean-Louis. Lui-même! je viens de voir s'arrêter sa voiture devant la ferme.

Ernes. Il vient ici.

Mme. Jean-Louis. J'ons reconnu sa voix, et tandis qu'il querellait M. Horeau sur les ornières et les mauvais chemins qui les avions retardés en route, j'sommes accourue pour vous prévenir.

Ernes. Ah! je me sens toute tremblante! je n'aurai jamais la force de supporter sa presence.

Charles. Comme je ne lui ai pas encore parlé de vous, de notre amour, je crains•••

Ernes. Le voici! adieu! (*Elle se sauve, madame Jean-Louis donne le bras à Georges et l'emmène avec elle.*)

SCENE VI.—CHARLES, BOTTE, HOREAU, EDMOND.

Charles. Quoi! mon oncle, vous ici?

Botte. Pourquoi n'y serais-je pas? vous y êtes bien, monsieur. (*à Edmond.*) Vous paraissez surpris, brave homme, de la manière dont je me presente chez vous?

Edmond. J'en conviens, monsieur.

Botte. C'est ainsi que j'en use avec le petit nombre de ceux que j'estime.

Air: *nouveau, arrangé par M. Desforges.*

Des gens comme vous,
Des gens comme nous
Sont, je crois, de la même espèce,
Ma main, la voila,
Allons, touchez là,
Et pas de vaine politesse.
Je ne fus qu'un marchand,
Mais j'ai payé comptant.
Vous avez long-temps fait la guerre,
Et vos mains cultivent la terre.
Formons un lien
Et tenons-nous bien, } *bis.*
Nous sommes gens de bien.

Edmond. Monsieur, vous me faites beaucoup d'honneur.

Botte. Vous ne savez ce que vous dites. Je ne puis vous honorer, mais je m'honore, moi, en vous rendant justice•••parlons d'autre chose.

Charles. (*bas à Horeau.*) Monsieur Horeau?

Horeau. Je lui ai parlé pour vous, soyez tranquille; l'affaire est arrangée.

Botte. M. Edmond, mon neveu vient-il souvent ici?

Edmond. Mais, monsieur, deux ou trois fois par semaine, à peu près.

M. Botte. (*regardant Charles.*) Est-ce bien vous que mon neveu vient voir?

Edmond. Mais, oui, mousieur.

M. Botte. Vous n'y etes pas. Qu'est-ce qui reçoit ses visites?

Edmond. C'est moi, quand je suis à la ferme.

M. Botte. Et quand vous êtes aux champs, mademoiselle d'Arancey?

Edmond. Oui, monsieur.

M. Botte. (*après avoir regardé son neveu.*) Diable! Diable! et pourquoi souffrez-vous, monsieur, qu'un homme de vingt ans vienne chez vous trois fois par semaine?

Edmond. Il m'a rendu de grands services, et je le reçois comm e un bienfaiteur.

M. Botte. Ces bienfaiteurs-la sont dangereux, monsieur Edmond. Mais, dites moi, quel âge a mademoiselle d'Arancey?

Edmond. Dix-sept ans.

M. Botte. Elle est jolie?

Edmond. Ah! monsieur, il est impossible de l'être davantage.

M. Botte. Tant pis. Est-elle bien elevée?

Charles. Ah! mon oncle, elle n'a que des vertus!

Botte. Ce n'est pas a vous que je parle.

Horeau. (*bas à Charles.*) Silence! ce n'est pas le moment.

Botte. Vous parle-t-elle quelquefois de Charles?

Edmond. Jamais, monsieur.

Botte. Tant pis. Ecoute-t-elle quand vous en parlez?

Edmond. Oh! très attentivement.

Botte. Tant pis, ventrebleu! tant pis! il y a connivence; et cette demoiselle n'est pas ici?

Edmond. Elle etait là lorsque vous êtes arrivé.

Botte. Cela prouve qu'elle s'est echappée lorsqu'elle m'a vu. Connivence! monsieur Edmond, ecoutez-moi.

Air: *Que d'etablissemens nouveaux!*

Près de vous je viens en ce jour
Pour reclamer un bon office;
A ce jeune homme, à votre tour,
Vous pouvez rendre un grand service.
Edmond. Afin d'm'acquitter aujourd'hui,
Comment faut-il que j'me comporte?
Parlez, monsieur, que puis-je fair' pour lui!

Botte. (*Parté.*) Ce que vous pouvez faire, brave homme...
Vous pouvez le mettre a la porte.

Charles. Mais, mon oncle...

Botte. Silence, monsieur...

Horeau. Mais, mon ami...

Botte. Monsieur Horeau, ceci ne vous regarde pas.

Horeau. Mais je n'ai encore rien dit.

Botte. Il vous sera plus facile de vous taire. Quant à vous, monsieur Charles, je vous defends de songer à l'amour, et surtout au mariage sans ma permission, et je ne vous la donnerai que quand je

rencontrerai les avantages auxquels vous devez pretendre. Maintenant, allez vous amuser: il y a une fête dans ce pays•••allez! Vous, monsieur Edmond, agissez sans façon; laissez-moi seul.

Horeau. Je vais vous tenir compagnie, Botte.

Botte. Non pas, s'il vous plaît. Allez faire retirer les provisions de la voiture.

Horeau. Ah! oui•••encore•••

Air: *Allons, de la philosophie,* (Hussard de Felsheim.)

Botte. Vite, qu'au gré de mon attente
Le dejeûner la-bas nous soit servi;
Car lorsque ma colère augmente,
Mon appétit soudain augmente aussi.

Horeau. Ah! c'est bien extraordinaire
L'effet que sur vous ça produit,
Je ne suis jamais en colère,
Et j'ai toujours bon appétit.

Tous. Allons, qu'au gré de son attente, etc.

SCENE VII.

Botte. (*seul.*) On se moquait de moi! on s'entendait pour me jouer •••et je ne serais pas etonné que monsieur Horeau fût de la conspiration: je m'en souviendrai. Maintenant il faut que je parle en particulier à cette demoiselle d'Arancey. Elle est à la fête, sans doute: rendons-nous-y, et prions-la poliment de ne plus parler à mon neveu. (*Il va pour sortir.*)

SCENE VIII.—BOTTE, ERNESTINE.

Ernes. (*descendant par le petit escalier: elle est en costume de fête.*) Il est parti, je crois, rendons-nous à la fête et tâchons d'eviter sa présence. (*apercevant M. Botte.*) Ah!

Botte. (*l'apercevant.*) C'est elle, sans doute. Approchons. (*la prenant par la main.*) Vous ne me connaissez pas, mademoiselle?

Ernes. Non, monsieur.

Botte. (Ici Botte s'aperçoit que son neveu est entré pour ecouter, et il lui fait signe de s'en aller: Charles feint de s'eloigner; mais un regard furtif d'Ernestine fait deviner à Botte que le jeune homme est revenu: alors il va à lui, le met poliment dehors, en le prenant par la main, et revient à Ernestine.)

Je m'appelle Botte: je suis l'oncle•••Eh bien! vous me fuyez? vous me craignez donc beaucoup, mademoiselle?

Ernes. Oh! beaucoup, monsieur.

Botte. Et pourquoi me craignez-vous? Je suis donc un homme grossier, brutal, extravagant?

Ernes. Je ne dis pas cela.

Botte. Vous le pensez.

Ernes. Non, monsieur.

Botte. Qui vous a donné de moi cette opinion?

Ernes. Personne, monsieur.

Botte. Pourquoi donc l'avez-vous!

Ernes. Mais je ne l'ai pas, monsieur.

Botte. Voyons, parlons doucement. Mon neveu vous aime.

Ernes. Je n'ai pu l'en empecher.

Botte. Vous l'aimez.

Ernes. Monsieur•••

Botte. Vous l'aimez!•••ne mentez pas.

Ernes. (*tremblante.*) Eh bien! oui, monsieur, je l'aime.

Botte. C'est naturel, il en vaut bien la peine; mais il faut l'oublier.

Ernes. Et pourquoi?

Botte. Parce que vous ne pouvez etre l'un à l'autre•••allons, n'allez-vous pas vous trouver mal?

Ernes. (*d'une voix émue.*) Non, monsieur; je ferai tout ce que vous voudrez.

Botte (*à part.*) Elle est douce, elle est bonne, je ne m'etais pas attendu à cela.

Ernes. (*lui fait une reverence.*) Monsieur, permettez-moi•••

Botte. Un instant! un instant! vous allez partir avec une mauvaise opinion de moi. Et pourquoi?•••est-ce de ma faute si vous etes d'une famille fiere et remplie de prejugés?

Ernes. Des prejugés? pourquoi en aurais-je?

Botte. Vous n'en avez-pas? tant mieux.

Ernes. N'ai-je pas eté elevée au village, par de bons paysans?

Botte, (*s'oubliant un peu.*) Ah, vous n'avez donc pas eté dans un de ces brillans pensionnats de Paris?

Ernes. Non, monsieur.

Botte. Tant mieux!

Ernes. (*à part.*) Comme il m'a regardée avec bonté.

Botte. Mais, mon neveu ne vous convient pas. Il est vif, petulant •••il me ressemble, enfin.

AIR : *Oui, vous avez des droites superbes.*

Ernes. Tant mieux pour lui s'il vous ressemble;
Cela ne peut pas m'alarmer;
Meme en cet instant il me semble
Qne je vais encor plus l'aimer.
Faut-il enfin que je le dise,
Vos defauts ne me font plus peur:
La brusquerie et la franchise
Nous cachent toujours un bon cœur.

Botte (*à part, avec emotion.*) Ah!•••elle a de l'esprit, du jugement. (*haut.*) Mais enfin s'il etait aussi enteté, aussi emporté que moi?

Ernes. Je tacherais de l'adoucir, monsieur.

Botte. Ah! vous l'adouciriez? tant mieux! tant mieux encore! ainsi, mademoiselle, mon neveu vous convient beaucoup.

Ernes. Oh! oui, monsieur.

Botte. Mais si je vous disais de renoncer à lui?

Ernes. J'obeirais, monsieur.

Botte. De ne jamais le revoir.

Ernes. J'obeirais encore.

Botte. Bien, tres bien!

SCENE IX.—LES MEMES, EDMOND, CHARLES, GEORGES, HOREAU, PAYSANS, PAYSANNES, MADAME JEAN-LOUIS.

Botte. Edmond! Charles! Horeau! Eh! accourez donc tous; appro·

chez, monsieur le fermier, nous avons une grande affaire à terminer ensemble.

Charles. Que veut-il dire?

Horeau. Encore quelque lubie!

Edmond. Je vous ecoute, monsieur.

Botte à Edmond. Vous avez elevé cette demoiselle, vous avez formé son cœur à la vertu; vous etes donc son veritable pere. Je vous la demande en mariage pour Charles, mon neveu.

Charles. Quoi, mon oncle!

Botte. Taisez-vous...Je donne à mon neveu trente mille livres de rente, et apres ma mort, le reste de ma fortune que je lui ferai attendre le plus que je pourrai. Je rembourse à M. Edmond ce qui lui est dû sur le prix du chateau. Eh bien! ma demande vous est-elle agréable?

Edmond. Ah! monsieur, il n'y a qu'une ame comme la votre!... (*Georges, qui a ecouté cette scene, sort vivement sans etre vu.*)

Botte. Il n'est pas question de mon ame. Ma demande vous est-elle agréable? ventrebleu! repondez oui, ou non!

Charles. Oui...

Botte. Paix!...

Edmond. Oui, monsieur, c'est remplir tous mes vœux.

Ernes. Mais, monsieur...mon père...il est absent.

Botte. Vous aurez une fortune à lui offrir s'il rentre dans sa patrie.

Ernes. Mais pourtant...

Edmond. Notre demoiselle, ecoutez celui que vous avez aussi nommé votre père.

AIR: *de la Sentinelle.*

Comment! ici vous hesitez, je crois,
Quand cet hymen comble notre esperance.
Pour la premiere et la derniere fois,
De vous, ma fill' j'reclam' l'obéissance.
Depuis long-temps vous connaissez mon cœur:
Je vous aime plus que personne.
Quand j'vous s'courus dans le malheur,
J'ai bien l'droit d'fair' votre bonheur.
(*Il unit la main d'Ernestine à celle de Charles.*)
Soyez heureuse...je l'ordonne.

Botte. Ah! c'est bien heureux.

Edmond. Mais Georges...où est-il? Madame Jean-Louis, courez; allez lui annoncer cette bonne nouvelle.

Mm. Jean-Louis. Oui, père Edmond, j'y courons, et je vous promettons, de danser une contredanse de plus en l'honneur de M. Botte...Ah! quel homme! quel homme!...

(*Elle sort.*)

SCENE X.—BOTTE, HOREAU, EDMOND, CHARLES, ERNESTINE, *puis* D'EGLIGNY.

Botte. Ah! voilà donc une affaire faite! En attendant le notaire, allons nous mettre à table, j'ai une faim de tous les diables.

Horeau. Maintenant, je n'y vois pas le moindre inconvénient, (*Ils font un mouvement pour sortir; d'Egligny entre.*)

D'Egligny. Veuillez, messieurs, m'excuser si je viens troubler votre bonheur : mais j'avais promis à mademoiselle d'Arancey de la voir avant de quitter le village, et la nouvelle que je viens d'apprendre m'a forcé de hâter le moment de cette entrevue.

Botte. C'est fort bien, monsieur, mais parlez vite car le repas est servi, et vous connaissez le proverbe.

D'Egligny, présentant une lettre à Ernestine. Mademoiselle, cette lettre vous instruira de tout.

Ernestine. Une lettre ? qui peut m'ecrire ? (*ouvrant la lettre.*) Le marquis d'Arancey ?•••mon père !

Tous. Son père !•••

Horeau. C'est singulier.]

Ernestine, après avoir parcouru la lettre. Ah ! je ne puis achever; tenez, monsieur, lisez•••

Botte, lisant. *Paris, 15 Septembre,* 1799.

"Je viens enfin d'être rappelé de mon exil, et j'ai appris qu'un jeune homme, le neveu de M. Botte, venait souvent à la ferme d'Arancey ; si ma fille avait pu concevoir la pensée d'un hymen aussi disproportionné, je declare d'avance que je ne donnerai jamais mon consentement à ce mariage, dont l'idée seule devrait révolter mon orgueil ; (*à part.*) Son orgueil. (*continuant.*) J'ai d'autres vues sur elle ; je l'attends à Paris dans l'hotel que j'habite. J'oublierai ce que j'ai souffert, si je la trouve soumise.

" *Signé,* LE MARQUIS D'ARANCEY."

Ernestine et Charles. Tout est perdu !

Botte. Toujours le même! mais heureusement j'ai dans mon portefeuille des armes dont je saurai faire usage ! je le verrai, je lui parlerai, morbleu•••

Horeau. Comment, vous lui parlerez !

Botte. Oui, je lui parlerai, et de la bonne manière, encore.

SCENE XI.—*Les Mêmes,* JEAN-LOUIS, MADAME JEAN-LOUIS.

Chœur. Final de M. Adam.

ENSEMBLE.

Madame Jean-Louis, chœur en entrant.
Ah ! pour nous quelle douleur amère,
Plaignons tous, plaignons un pauvre père,
Ah ! quel affreux événement,
Plaignons, plaignons tous son tourment.

Bot. Ed. Parlez, mais qu'est-ce donc•••parlez•••

Botte. Silence,
Voyez un peu quelle insolence,
Vous vous moquez de moi, je crois,
De me parler tous à la fois.
Parlez, voyons.

Madame Jean-Louis, à Edmond.
Quelle douleur cruelle,
Monsieur Georg', votre fils chéri,
En apprenant le mariag' de mamzelle,
De ce village pour toujours est parti•••

Tous. Comment !

Mad. Jean Louis. De ce villag' pour toujours est parti.

Tous. O ciel !

ENSEMBLE.

Edmond.(1) Quoi ! George a quitté son vieux père !
Ah ! quel affreux événement !
Ern. à part. Son secret n'est plus un mystère,
Je le devine maintenant.
Tous. Affreux tourment.

Botte. Vit-on jamais un pareil charactère,
Ce drôle-là nous met dans l'embarras,
Mais n'importe, bientôt, j'espère,
Je le remettrai dans vos bras•••
Mes amis courons / courez } sur ses pas•••

Horeau. Moi je vois d'après cette affaire,
Que nous ne déjeunerons pas.

Ensem. Gen. Ah ! quelle aventure singulière,
Et combien je prévois de malheur !
Plaignons / Plaignez } tous un pauvre père,
Car il n'est pour lui plus de bonheur.

Ern. à Botte. Il faut obéir à mon père,
Mais c'est en vous seul que j'espère,
Pour me rendre un jour le bonheur.

Reprise de l'ensemble. Ah ! quelle aventure, etc., etc.

Ne perdons / perdez } pas courage, amis { partons, / partez,
Ne perdons } pas courage, amis { courons. / courez.

ACTE TROISIEME.

La scène se passe à Paris, dans un salon, chez M. d'Arancey.

SCENE PREMIERE.—D'ARANCEY, EDMOND.

(*M. d'Arancey est à une table ; Edmond est debout devant lui, le chapeau à la main.*)

D'Arancey, examinant des papiers. Tout est parfaitement en règle. Je n'oublierai pas, Edmond, votre conduite envers moi, les sacrifices que vous avez faits pour conserver mes biens, et surtout les soins que vous avez donnés à ma fille•••

Edmond. Mais, not'maitre, je ne suis pas le seul à qui vous ayez c'te obligation-là•••mes faibles moyens ne me permettaient pas•••

D'Aran. C'est bon•••tout sera fidèlement remboursé, mais je desire pour cette affaire n'avoir de relations qu'avec vous.

Ed. Ca suffit, monsieur ; il y a ben encore quelques papiers de creances, mais ils etaient entre les mains de mon pauvre Georges, et depuis son depart•••

D'Aran. Ah ! votre fils ?•••en effet j'ai appris sa disparition, et on ignore le motif de son eloignement ?

---

(1) Dans les villes de province où *l'andante* ne pourrait etre chanté avec l'ensemble convenable, il vaudrait mieux le passer, et aller tout de suite à ces mots : " Vit-on jamais, etc., etc."

Ed. Helas ! oui ; il ne l'a pas même confié à son vieux père•••il a pu m'abandonner ! mon Georges !

D'Aran. Vous le reverrez bientot, sans doute•••

Air : *Vaudeville des Scythes et des Amazons.*

Ed. Non, pour jamais il a quitté son père,
Et maintenant j'ai perdu tout espoir;
Assis auprès d'mon foyer solitaire,
Je l'attendrai vainement chaque soir.
Ah ! Je le sens, on decline à mon âge,
Les jamb's deja commencent à plier ;
Et l'on n'peut pas aller loin dans l'voyage,
Quand on n'a plus personn' pour s'appuyer !

(*D'Arancey serre la main d'Edmond avec intéret.*)

SCENE II —LES MEMES, UN DOMESTIQUE.

Le Domestique, annoncant. M. le chevalier d'Egligny.

D'Aran. Mon cher Edmond, retournez dans cet appartement, et dites à ma fille que je desire lui parler•••

Ed. Je me retire, monsieur.

D'Aran. Allez, digne Edmond, et croyez que je saurai reconnaitre tous les sacrifices que vous avez faits pour moi.

(*Edmond se retire ; le domestique aussi.*)

SCENE III.—D'ARANCEY, D'EGLIGNY, *en costume d'officier superieur.*

D'Aran. Enfin, vous voila, mon cher d'Egligny. Je vous attendais avec impatience !•••

D'Eglig. Eh bien ! mon ami, mademoiselle d'Arancey est-elle arrivée ?

D'Aran. Selon mes ordres, Edmond l'a ramenée avec lui. Il me reste à vous remercier des soins que vous avez pris pour remplir la mission dont je vous avais chargé ; c'est une obligation de plus a ajouter a celles que je vous ai déja.

D'Eglig. Ne suis-je pas votre parent, d'Arancey, et surtout votre ami ?

D'Aran. Oui, mon meilleur ami, vous me l'avez prouvé•••mais parlons de ma fille !•••

D'Eglig. Oh ! bien volontiers !

D'Aran. Comment la trouvez-vous ?

D'Eglig. Elle est charmante, et•••

D'Aran. Chevalier, je vous dois beaucoup. Ne prevoyez-vous pas ce que je pourrais faire pour vous ?

D'Eglig. Ah ! bien plus que je ne merite ? quoi, votre Ernestine ?•••

D'Aran. Elle acquittera son père.

D'Eglig. Je l'avoue, ce bonheur passerait mes esperances ! cependant•••

D'Aran. Je devine votre pensée•••mais rassurez-vous, Chevalier, j'ai dejà parlé à ma fille, et j'espère qu'elle respectera mes volontés, surtout lorsqu'elle saura tout ce que vous avez fait pour moi. La voici, ne songez qu'à lui plaire•••

SCENE IV.—LES MEMES, ERNESTINE.

Ernestine. Vous m'avez fait demander, mon pere, et je me rends à vos ordres•••(*apercevant d'Egligny.*) Vous ici, monsieur?•••

D'Aran. Ma fille, je vous presente notre parent, le fils du comte d'Egligny•••N'oubliez jamais que c'est à lui, à son noble devouement que vous devez de revoir votre père!•••

AIR:

Errant, proscrit sur la rive etrangère,
Je gemissais sans appui, sans secours;
Ses soins touchans ont calmé ma misère,
Au prix des siens il a sauvé mes jours.
Puisque le sort comble mon esperance,
Je puis enfin m'acquitter aujourd'hui.
Il a jadis partagé ma souffrance,
Je suis heureux, je veux l'être avec lui.

Ernes. Monsieur a des droits sacrés à ma reconnaisance!

D'Egligy. Avant de vous avoir vue, mademoiselle, j'en etais moins fier•••

D'Aran. Ces sentimens dans lesquels j'aime à vous voir, ma fille, prepareront sans doute a ecouter favorablement la proposition que je vais vous faire•••

Ernes. Vous savez deja, mon père, que vous pouvez compter sur ma soumission!•••

D'Aran. J'y compte en effet•••Ecoutez-moi!•••Le chevalier joint à tout ce qui peut plaire les qualités qui forcent à l'estime••• Sa famille est distinguée, vous le savez; votre vue a fait sur lui une vive impression, il vous convient, et c'est lui que je vous destine•••

Ernes. (*emue.*) Mon pere!

D'Aran. Oui, voila le plan de bonheur que je formais depuis long-temps•••Mon ami, nous serons reunis pour toujours! D'Egligny quittera le service et j'oublierai aupres de mes enfans tous les maux que j'ai soufferts.

D'Egligny. (*allant vers Ernestine.*) Mais qu'avez-vous, mademoiselle? vous paraissez vivement agiteé!

D'Aran. En effet, Ernestine, vous palissez! Qu'avez-vous? Repondez!•••

Ernes. Ma reponse est prete•••Je puis vous obeir•••renoncer au bonheur•••mais un autre•••un autre•••Jamais!•••

D'Egligny, (*à part.*) Qu'ai-je entendu?

D'Aran. Songez, mademoiselle, à ce que vous devez à votre pere!

SCENE V.—LES MEMES, UN DOMESTIQUE, *ensuite* M. BOTTE.

Le Domes. (*annonçant.*) Monsieur Botte.

Ernes. Ah! je respire!

(*Le domestique sort.*)

Botte, (*entrant.*) Me voila, moi!

D'Aran. Je n'aurais pas cru, monsieur, qu'on poussat le defaut d'egards.••

Botte. Jusqu'à parler malgré eux à ceux qui ne veulent pas nous

entendre!...Chacun a sa maniere, monsieur; moi, je n'aime pas à faire six lieues pour rien. Au reste, je suis fort aise de vous trouver reunis à Paris!...Je vous dirai votre fait à tous en peu de mots, et je me retirerai ensuite!

D'Aran. Je pense, monsieur, que vous feriez beaucoup mieux de vous retirer auparavant.

Botte. Je ne me retirerai pourtant qu'apres! Mademoiselle me presente un siege, je l'accepte! Je n'aime pas à parler debout... (*Il s'assied.*) Faites comme moi, messieurs, mettez-vous à votre aise!

D'Aran. Mais il est incroyable!...

Botte. Ah! vous ne voulez pas vous asseoir? Tout comme il vous plaira. Je commence. Je vous dirai d'abord, monsieur le chevalier, que vous etes bien tourné et que vous pouvez etre tres aimable, c'est possible! Mademoiselle est charmante! Je suppose qu'on vous la destine, et que vous en etes fort aise! Tout cela est tres simple. Mais j'ai un neveu, monsieur!

D'Egligny. Eh bien! monsieur?

Botte. Eh bien! monsieur, ce neveu est encore mieux que vous, sans flatterie! Il adore mademoiselle et en est tendrement aimé!

D'Aran. Je vous supplie, monsieur Botte!...

Botte. Supplications inutiles! Je suis venu ici pour parler, et je parlerai!...(*à d'Egligny.*) Avez-vous reflechi, monsieur, à votre position? Mademoiselle est aussi sage que belle...elle est capable d'obeir à son pere! Jugez alors quelle source inepuisable de regrets vous vous preparez!

D'Arancey. Monsieur, de grace!

Botte, (*tournant son siege du coté de d'Arancey.*) Et vous, pere injuste, qu'on ne connait que depuis un jour, et qui marquez ce jour par des actes de tyrannie, ne redoutez-vous pas les suites de votre violence?...

D'Aran. Je ne dois compte de ma conduite à personne!

Botte. Vous avez peut-etre raison! Mais echapperez-vous au cri de votre conscience, qui vous repetera sans cesse: " Tu as eté le bourreau de ta fille!"

D'Egligny. Monsieur, de grace!...M. d'Arancey se rappelle les obligations qu'il vous a, mais peut-etre abusez-vous de votre position et de la sienne!

Botte. C'est possible encore. Mais je vous ai dit à tous deux ce que je pensais...je dois aussi la verité à mademoiselle, et elle n'echappera pas à son austerité!...(*se levant.*) Mademoiselle, un pere injuste n'en est pas moins respectable. Vous avez pu disposer de vous en son absence; son retour le retablit dans ses droits. Quel droit plus sacré pour un pere que celui de disposer de sa fille! que deviendraient le repos, l'harmonie des familles, si l'enfance s'etablissait juge dans sa propre cause! Si votre pere vous declare qu'un autre hymen assure le bonheur de sa vie, vous ne pouvez balancer, vous devez obeir!...vous pleurez? ce ne sont point des larmes que je vous demande, c'est votre consentement?...il est penible à donner, je le sens; mais ou serait le merite de la vertu, s'il n'en coutait rien pour l'exercer?

Ernes. Ah! monsieur!

D'Egligny, (*à part.*) C'est homme est surprenant.

D'Arancey. Bien! monsieur, mais c'est par-là qu'il eut fallu commencer!

Botte. Allons, mademoiselle, du courage! avez le noble orgueil d'etre parfaite en tout!•••remplissez ce penible devoir, et quant à votre pere, tant pis pour lui s'il ne fait pas le sien!

Ernes. Monsieur, vous m'avez accoutumée à vous obeir•••du moins j'aurai conservé votre estime! (*Tirant un anneau de son doigt.*)

AIR : *du Maitre du chateau.*

Quand je livrais mon cœur à l'esperance,
Vous le savez, j'avais reçu de lui
Ce don si doux d'amour et de constance;
Reprenez-le, cet anneau!•••le voici!
Puisqu'il le faut, je serai genereuse,
Remettez-lui ce gage de sa foi;
Mais dites-lui que je suis bien heureuse,
Et le malheur ne sera que pour moi!•••

Botte. Bien!•••tres bien! elle devait obeir; il le fallait!•••mais cet effort ne restera pas sans recompense! M. d'Arancey, ce mariage auquel elle a consenti, ne se fera pas!•••

D'Aran. Que voulez-vous dire?

Botte. Je veux dire qu'elle epousera mon Charles•••voila, je crois, du positif!•••

D'Aran. Vous engagez ma fille à retirer sa parole?

Botte. Non! mais vous la lui rendrez vous même!•••

D'Aran. Jamais.

Botte. C'est ce que nous verrons! mais tenez-vous sur vos gardes!••adieu, ma nièce, respectez l'engagement que vous avez contracté!•••(*revenant.*) Monsieur, de vous à moi c'est guerre ouverte!•••. (*prenant la main d'Ernestine.*) Ma chère nièce! ma chère petite nièce!•••

D'Aran. Sortirez-vous enfin, monsieur?

Botte. Je sors, monsieur, parce que je n'ai plus rien à dire!•••. (*Il sort.*)

SCENE VI.—ERNESTINE, D'EGLIGNY, D'ARANCEY.

D'Aran. Peut-on pousser plus loin l'audace et l'inconvenance?

D'Egligny. Mademoiselle, je sens que ma presence vous deviendrait importune•••

D'Aran. Je vais donner des ordres pour qu'à l'avenir ma porte lui soit fermée!•••suivez-moi, mon ami, et comptez toujours sur ma parole!••• (*D'Egligny et d'Arancey sortent.*)

SCENE VII.—ERNESTINE, *puis* GEORGES.

Ernes. Que de maux je prevois! dois-je donc faire le malheur de tous ceux qui m'etaient chers?

Georges. (*en veste militaire, dans le fond, à un domestique.*) Monsieur d'Arancey est la? merci! Je vais le trouver•••

Ernes. C'est la voix de Georges!

Georges. Mam'zelle Ernestine!

Ernes. C'est vous, Georges? quel changement! cet habit?•••

Georges. Oui, mademoiselle, je suis soldat.

Ernes. Etait-ce donc là ce secret que vous vouliez me cacher?•••

Georges. Peut-être, mam'zelle!•••mais ne parlons pas de ça••• hier, en quittant precipitamment le village, j'avais oublié de vous remettre ces papiers, et je m'en vas les porter à monsieur vot'-père!•••

Ernes. Mais pourquoi ne pas me les donner, à moi? Oubliez-vous qu'autrefois, pour rendre vos comptes, vous ne vous adressiez pas a d'autres?•••Donnez, donnez, Georges!

Georges. Les voila, mam'zelle!•••

Ernes. (*ouvrant les papiers.*) Que vois-je? c'est cette creance qui nous avait donné tant d'inquietude, et que depuis on n'est jamais venu reclamer!

Georges. Oui, mam'zelle; un jour qu'on venait pour saisir au château, je n'ai pas voulu le souffrir•••J'ai eté chercher mes economies•••et on n'est plus revenu•••

Ernes. Bon Georges! mon père vous remboursera; mais moi, je conserverai toujours ce papier.

Georges. Tant mieux! quand je serai loin, ça vous fera penser quelquefois à moi!•••

Ernes. Vous allez donc partir?•••Vous abandonnez votre père?••

Georges. (*ému.*) Ah! je vous en prie, mam'zelle•••ça fait trop de peine•••

Ernes. Mais avant de vous eloigner, ne voudriez-vous pas l'embrasser encore?

Georges. Ah! si je pouvais!•••Mais je n'ai plus le temps de retourner à la ferme•••Pourtant ça m'aurait fait tant de bien!

Air: *de Lantara.*

Un r'gard eût doublé mon courage,
Un mot eût calmé mon tourment;
Ca rend plus leger le bagage,
On a moins d'regrets en partant.
Quand l'ennemi menace la frontière,
Et quand, l'cœur pur, on s'elance au combat,
L'amour du sol et l'adieu d'un bon pere
D'un jeun' conscrit font bien vite un soldat.

Ernes. Georges, il est ici!

Georges. Mon père?

Ernes. Oui, dans cet appartement!

Georges. Ah! je cours!•••Mais peut-être qu'il ne voudra pas me pardonner!

SCENE VIII.—LES MEMES, EDMOND, D'ARANCEY.

Edmond. Notre maître, je prends congé de vous, et je m'en vas retourner seul au village•••

Georges. (*avec hésitation.*) Le voila! Je n'ose plus avancer!

Ernes. Laissez-moi faire•••(*Elle s'avance vers Edmond.*) Mon bon père, avant votre depart, j'ai quelque chose à vous dire•••Il y a la quelqu'un•••

Edmond. (*ému.*) Qui donc, mam'zelle?

(*Ernestine, qui se trouvait placée devant Georges, se recule et découvre Georges qui a mis un genou en terre, et qui s'incline devant son père.*)

Georges. (*d'un ton suppliant.*) Mon père?...

Edmond. Georges! mon fils! viens dans mes bras!

(*Ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre.*)

(*bas à Georges.*) Ne dis rien devant eux..J'ai tout deviné! Je te pardonne!

Ernes. (*à part.*) Pauvre Georges!

Air: *J'étais seule encor dans la vie* (de Blangini.)

D'Aran. Quoi! vous partez?
Georges. Aujourd'hui même:
C'est mon devoir, je m'y soumets!
(*s'inclinant.*)
Adieu, vous que j'respecte et qu' j'aime!
Ernes. Comptez toujours sur nos regrets.
Edmond. Cet habit-la je l'portai comme toi...
Devant l'enn'mi remplace-moi!
Georges, (*à demi-voix.*)
Oui, desormais au fond d'mon cœur
Je n'laiss'rai de plac' qu'a l'honneur.
Adieu!
Tous. Adieu!

(*Un domestique conduit Edmond et Georges qui sortent par la gauche.*)

SCENE IX.—Les Memes, *excepté* GEORGES *et* EDMOND.

D'Aran. (*en les regardant partir.*) Quel que soit le sort que l'avenir leur prepare, je n'oublierai pas les bons services que j'ai reçus d'eux. Quant à vous, ma fille, songez à ce que vous m'avez promis. Je viens de prendre mes mesures pour que, desormais, nous ne soyons plus exposés aux visites de cet homme bizarre, de cet ancien commerçant dont l'audace...

Un Domes. (*annoncant.*) Monsieur Horeau.

(*Il sort.*)

SCENE X.—Les Memes, HOREAU, BOTTE et CHARLES.

D'Aran. Quel est ce nom?

Botte, (*qui s'etait caché derriere Horeau, l'ecartant et se presentant.*) C'est celui de mon ami, monsieur!

D'Aran. Encore vous! monsieur.

Botte. Vous m'aviez fait defendre votre porte, et c'est lui qui vous rend visite...mais comme depuis trente ans, nous sommes inseparables, je suis venu avec lui. D'ailleurs, il est mon ami, mon conseil.

Horeau. Il est vrai que...

Botte. Taisez-vous.

D'Aran. Comment! vous avez osé...

Botte. Oui, monsieur, et je vous amène mon neveu; car je ne suis pas faché que vous fassiez connaissance avec lui...

D'Aran. Mais en verité, monsieur Botte!...

Botte. Monsieur d'Arancey, vous etes enteté et moi aussi! vous

avez juré de faire le malheur de ces deux enfans, moi, j'ai juré de vous en empecher!•••voici, monsieur, mes dernieres propositions. Je suis très riche, et vous ne l'etes pas; je n'en suis pas plus fier, mais nous pouvons tous en etre plus heureux. Je m'explique. Je vous offre la moitié, et s'il le faut, les trois quarts de ma fortune, et je ne vous demande pour cela que de consentir au mariage de ces deux enfans qui s'aiment et qui ne peuvent vivre l'un sans l'autre. Si vous acceptez, c'est moi qui vous devrai de la reconnaissance. Prononcez maintenant! mon neveu est il votre gendre?

D'Arancey. J'admire votre désintéressement ; mais je ne puis en profiter•••une alliance ne saurait exister entre nos deux familles•••non, mon cher Botte.

Botte. Je crois vous comprendre, mon cher d'Arancey ! et pourquoi votre fille rougirait-elle s'il vous plaît, de s'allier à nous ? voyons, récapitulons! votre bisaïeul était contre-amiral, et le mien matelot ; jusque là l'avantage est pour vous !•••votre aïeul était maréchal de camp, et le mien pilote ; ici, l'avantage décline un peu! •••votre père était colonel ; le mien était capitaine, propriétaire de son navire•••il y a déjà quelque rapprochement. Vous, vous avez mangé une partie de votre bien ; moi, j'ai été l'homme de l'état à qui j'ai prêté des fonds. En temps de paix, j'ai envoyé des flottes marchandes dans les deux Indes ; en temps de guerre, j'ai armé, j'ai fait respecter le pavillon français. J'ai acquis des millions, j'ai fait du bien à tout le monde ; je veux vous en faire à vous, j'en veux faire surtout à votre fille, et, tout bien calculé, morbleu ! la maison d'Arancey peut bien s'allier à la maison Botte et compagnie !

D'Arancey. Quoique vous puissiez dire, monsieur, je n'accepterai que ce que je suis en état de rendre !

Botte. Vous n'avez pas toujours été si difficile !

D'Arancey. Quand je vous ai emprunté soixante mille francs, monsieur, je pouvais vous les rembourser•••

Botte. Je ne m'en suis pas aperçu !

D'Arancey. Toutes mes dettes ont été payées sur le prix de mes biens !

Botte. Je ne l'ai pas été, moi, monsieur, je ne me suis pas présenté !

D'Arancey. Je ne comprends pas la raison•••

Botte. La voici ! je ne connais plus de débiteurs, dès qu'ils sont dans l'infortune ! Vous ne pouvez me payer ces effets ?•••

D'Arancey. Mais, monsieur, j'espère que vous voudrez bien attendre•••

Botte. Non, monsieur, je n'attendrai pas ! mais vous pourriez croire que je veux forcer votre volonté par ce moyen ? (*déchirant les billets.*) Voilà vos soixante mille francs !

Horeau. Que faites vous, mon ami ?

Botte. Je déchire ce qui m'appartient !•••Maintenant puisqu'il est décidé que vous avez résolu le malheur de votre fille, partons, Charles, partons ! nous tâcherons de trouver une autre Ernestine, si c'est possible ; tu l'épouseras, et à nous trois nous ferons le bonheur de tout ce qui nous entourera !

(*Pendant cette dernière tirade, il a pris à plusieurs reprises du tabac dans la tabatière d'Horeau, avec une grand agitation.*)

AIR *de Préville et Taconnet.*

Je chercherai le malheur, l'indigence ;
Autour de moi je veux qu'on soit heureux ;
Je répandrai le bonheur et l'aisance,
Et je viendrai vivre exprès sous vos yeux :
Peut être alors vous me jugerez mieux.
J'enrichirai d'abord tous ceux que j'aime ;
Et si le sort vient à vous affliger,
Vous me verrez, prompt à vous obliger,
Tout partager en frère avec vous-même,
Et tout cela pour vous faire enrager !
Oui, partager en frère avec vous même,
Et tout cela pour vous faire enrager !

D'Arancey, lui prenant la main. Ah ! monsieur Botte, si mai parole n'était pas engagée !

Botte. Sortons, sortons, mon neveu !

SCENE XI ET DERNIERE..—Les memes, D'EGLIGNY, *ensuite* GEORGES.

D'Egligny, qui est entré sur la fin du couplet. Restez, monsieur Charles !•••(*à d'Arancey.*) Mon ami, si vous m'avez quelques obligations, je vous rends votre parole et vous demande pour récompense le bonheur de mademoiselle Ernestine•••

D'Arancey .Mon cher monsieur Botte, touchez là !•••Votre bonté l'emporte !

Botte. Ah !•••je l'avais bien dit : je veux que ce marriage se fasse•••et corbleu ! il se fera ;(*les unissant.*) le voilà fait !•••Eh bien, Charles ?

Charles. Ah ! mon oncle !

Botte. Voulez-vous m'embrasser, ma nièce ?

Ernestine. Ah ! de tout mon cœur !

(*Georges entre en costume militaire complet*)

Georges, à d'Egligny. Mon commandant, le régiment vient de se mettre en marche•••On vous attend!

(*Ici on entend les tambours d'un régiment de line qui est censé passer dans la rue.*)

Botte. Monsieur d'Egligny, je vous estime ! Après la campagne, je gage que je vous reverrai avec les épaulettes de colonel, et ce garcon-là (*montrant Georges.*) avec celles de lieutenant !

D'Egligny presse la main de d'Arancey, et baise cette d'Ernestine, tandis que Georges porte la main à son chapeau.)

Botte. Eh bien ! monsieur Horeau, êtes-vous content de moi ?

Horeau, froidement. Enchanté, Botte.

(*Ici les tambours cessent et la musique du régiment joue une marche: Georges donne la main à Charles, Botte à d'Egligny, et les deux militaires s'éloignent sur la fin de l'air.*)

Final d'Ad. Adam.

Botte, à Georges et à Egligny.
Nous sommes heureux pour la vie,

Grace à votre cœur généreux,
Partez...une femme chérie
Au retour comblera vos vœux.

Georges. Un soldat s'doit à sa patrie,
Il n'a pas le temps d'être heureux.

Ensemble. Entendez-vous le régiment,
Le tambour { nous / vous } dit : en avant !
Un jour nous serons réunis ;
Ou je s'rai mort pour mon pays.
Si j'en crois mon cœur, mes amis,
Un jour, nous serons réunis.

NOTA.

Dans les troupes où la musique trouvera les voix necessaires, nous engageons MM. les Directeurs à mettre tous leurs soins à cette partie: la piece ne peut qu'y gagner beaucoup de charme. Quant aux costumes, il convient du suivre exactement pour M. *Horeau* et M. *Botte*, la lithographie de M. Henri Monnier. D'Egligny et Georges, au troisieme acte, portent le costume de grenadiers de 99 ou 1800; Ernestine celui d'une paysanne elegante, au deuxieme acte; elle mise, au troisieme acte, en demoiselle de famille. D'Arancey doit avoir une toilette complete rappelant l'ancien regime, mais sans caricature, et seulement pour faire contraste avec la simplicité de *Botte*. Charles, au premier et au deuxieme actes, est en redingote, et pantalon collant à guetres; au troisieme, habit boutonné, culotte de peau blanche, bottes à retroussis. Jean-Louis et sa femme, costumes de paysans du temps.

L'acteur chargé du rôle de M. *Botte*, devra bien se garder d'en faire un homme continuellement brusque, brutal et importé. Il faut, selon sa position avec les autres personnages, qu'il soit tour à tour bon, enteté, bourru, taquin, attendri; en un mot, en combat continuel entre la bonté de son cœur et la vivacité de son caractere. C'est avec de telles nuances que M. Lepeintre aîné a su meriter tous les suffrages; et c'est un bon modele à suivre.